



Éditions FAYE  
Rue Auguste Renoir  
07500 Guilherand-Granges

Dépôt légal : mai 2019

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés  
pour tous pays

MIREILLE FAYE

*QUAND LES POISSONS AURONT  
DES AILES*

ROMAN



*A Pierre, Léna et Arthur,*

*A mes parents, qui n'ont  
jamais vu la mer.*



## PREMIERE PARTIE





## Chapitre 1

Gaston Leclave était un homme sérieux. Vendeur en épicerie fine, il aurait pu vous dire précisément, et sans sourciller, le nombre exact de bouteilles de Saint-Joseph lui restant en réserve (le tout sans consulter aucun registre, cela va sans dire), aussi bien que vous réciter sans erreur la recette traditionnelle de la confiture myrtille-abricot qui trônait fièrement sur son présentoir.

Bien sûr, il ne viendrait à personne, sinon à un homme tatillon comme notre Gaston, l'idée de demander de telles précisions à un épicier : mais notre homme tenait absolument à parer à toute éventualité. Il se souvenait trop douloureusement du jour où il n'avait pas pu répondre à cette cliente endimanchée qui lui avait demandé, avec l'œil pétillant et cruel de celle qui aimait prendre l'autre en défaut, quelle subtilité de goût sa terrine de chevreuil revêtait, en comparaison avec tous les autres produits dont le marché français de la terrine regorgeait. Cette question pernicieuse avait laissé Gaston Leclave sans voix.

La cliente au chapeau ridicule l'avait alors observé durant de longues secondes, semblant se délecter de l'ignorance de l'épicier. Qui s'était alors juré de ne plus jamais revivre un tel moment.

Ce souvenir cuisant venait le torturer régulièrement, réveillé par l'œil un peu trop pétillant d'un client, ou encore à la vue d'un chapeau, aussi classique fût-il. Même les bérets avaient fini par éveiller en lui une crainte un peu sourde. Il suffisait en fait qu'un client entre dans son échoppe coiffé d'un quelconque tissu, et tous les sens de Gaston se mettaient en éveil. L'épicier ressentait alors une sorte de décharge électrique lui parcourant tout le corps et lui indiquant qu'il devait être à l'affût de la moindre question vicieuse sortant de la bouche de ces porteurs de chapeaux, bérets, casquettes ou bandanas. Même les serre-têtes avaient fini par susciter son inquiétude et venaient désormais peupler ses nombreux cauchemars.

Son dernier rêve tourmenté l'avait d'ailleurs fait affronter une arrogante petite fille de huit ans, coiffée d'un serre-tête à pois, et qui lui avait demandé, avec un grand sourire dévoilant une rangée de dents de lait ressemblant aux touches d'un piano, combien lui coûteraient cent-trente-deux sachets de nougats de Montélimar, quarante-trois paquets de chocolat Valrhôna, ainsi que cinquante-quatre bouteilles de Beaufort-de-Venise. « *Et six-cent-quarante-sept terrines de chevreuil !* » avait-elle ajouté, éclatant

d'un rire aussi aigu que cruel. Gaston s'était réveillé en sueur, tremblant de tous ses membres.

L'épicier ne parvenait pas à se défaire de ses nombreux cauchemars, et les considérait malgré lui comme de possibles rêves prémonitoires. Il s'employait donc chaque matin avant l'ouverture de son épicerie, et à chaque fois que sa boutique était déserte, à compter chacun de ses produits en rayon. Il se documentait sur chaque biscuit et terrine (surtout les terrines il est vrai) en apprenant par cœur les recettes et les goûtant, afin que rien, aucun mystère ne lui en échappe. C'était devenu une obsession. Une obsession pesante, mais dans la balance des moments pénibles, il lui semblait qu'aucune obsession ne pourrait peser plus lourd que l'éventualité de revivre un jour un moment aussi acide que celui traversé face à l'œil méprisant de la cliente au chapeau.

Vous l'aurez donc compris, notre Gaston était quelque peu anxieux. Anxieux, mais sérieux. Et son sérieux avait fait le tour des commerçants du quartier ; ils le conviaient volontiers à venir les aider lorsque, en fin d'année, ils devaient procéder à leurs inventaires.

Gaston Leclave était en effet d'une rapidité hors du commun lorsqu'il s'agissait de compter les assiettes et bibelots de la boutique « *Lézards de la Table* », ou encore les pelotes de laine et les aiguilles de la mercerie « *La Petite Bobine* », tenue par Gilbert

et France. Ces deux-là étaient d'ailleurs devenus ses amis. Ce sont eux qui avaient les premiers, décelé en Gaston un génie des inventaires.

Cela s'était passé un peu par hasard, lors de la fête des commerçants organisée quelques années plus tôt. Tous les commerçants du quartier s'étaient réunis pour un pique-nique devant leurs boutiques. Ils avaient installé des tables dans cette rue piétonne vidée de ses passants, et avaient passé un joyeux moment à se délecter des toasts sophistiqués et délicieux confectionnés par Simon, le jeune traiteur nouvellement installé dans le quartier avec son adorable femme et leurs deux bambins. Puis ils avaient savouré l'excellente truite proposée par Bernard Poissonnier – tel était son nom, mais aussi son métier ... curieux coup du destin ou signe d'un conformisme étroit amenant cet homme à exercer la profession imposée par son nom ? Son père, et son grand-père avant lui, avaient eux-mêmes tenu cette poissonnerie, se soumettant à leur nom comme on obéirait à un adjudant-chef, sans jamais se demander ce qu'ils aimeraient faire vraiment.

Notre épicier aurait peut-être pu devenir l'ami de Bernard Poissonnier, si ces deux-là n'avaient eu comme caractéristique commune une discrétion à toute épreuve, les amenant à ne jamais échanger plus de deux mots lorsqu'ils se rencontraient : « *bonjour* » et « *au revoir* », car aussi discrets étaient-ils, ils n'en étaient pas moins polis, comme leur éducation les y

avait enjoint. Nous pourrions là nous attarder un peu sur ce que furent les éducations respectives de notre épicier et de Bernard Poissonnier, mais nous y reviendrons plus tard.

Revenons à nos moutons, ou en tout cas aux toasts et à la truite de cette belle soirée de juin. Ce fut un repas fort convivial, auquel chacun avait participé à sa façon : Gilbert et France avaient cherché dans leur boutique les tissus les plus colorés pour confectionner une nappe originale, tandis que l'employée du magasin « *Lézards de la Table* » s'était occupée avec élégance de la décoration. Cette femme brune à l'accent slave avait disposé sur les assiettes de chaque convive, un cœur de porcelaine recouvrant les prénoms de chacun écrits sur de délicats feuillets, provenant de la papeterie « *Aux mille Feuilles* ». Elle avait choisi le cœur le plus délicat pour Gaston. Il faut dire qu'elle en pinçait pour notre homme, mais celui-ci était bien trop occupé à compter tout ce qui passait devant ses yeux pour s'en rendre compte.

Il est vrai que Gaston n'était guère habitué à sortir ou à faire la fête. Aussi, lorsqu'il se retrouvait contraint de passer un peu de temps en société, ses travers se renforçaient. Il se mettait alors à compter sans s'arrêter, comme pour mettre un écran de chiffres protecteurs entre lui et les autres ; on aurait dit que tous autour de lui étaient susceptibles de se transformer en vieilles endimanchées portant des chapeaux ridicules et allaient se moquer de lui.

Gaston ne voyait donc pas les petites étoiles qui brillaient parfois dans les yeux de la jolie slave, car il ne voyait finalement pas grand-chose, en-dehors des quatre-vingt-trois toasts posés sur les tables, les vingt-sept verres et les huit bouteilles. Les chiffres dansaient devant ses yeux et prenaient une consistance presque aussi épaisse que la truite volumineuse de Bernard Poissonnier. Bref, vous l'aurez compris, Gaston Leclave n'était pas très à l'aise avec les autres, alors un fossé le séparait de l'œil amoureux de la délicate brune.

Lorsque le gâteau au chocolat fut servi (par les Durand, un couple de pâtisseries tellement fusionnels qu'on en oubliait régulièrement leurs prénoms respectifs) l'épicier ne put s'empêcher de compter mentalement le nombre de paillettes dorées décorant le chef d'œuvre. C'est ce moment que choisit Léon, le fils du traiteur, pour prononcer ces mots innocents : « *Wahou ! C'est beau ! On dirait qu'il y en a des milliers !!!* ». Gaston éleva la voix, cria presque : « *242 ! Il y en a 242 !* ». A ce moment précis, les conversations s'arrêtèrent, et tous les regards se tournèrent vers l'épicier, qui se rendit compte qu'il avait parlé tout haut. Le silence parut durer une éternité, finalement rompu par le petit Léon, qui proposa de compter les paillettes pour vérifier le diagnostic de l'épicier. Chacun aida l'enfant dans cette entreprise compliquée – on n'était jamais complètement certain de ne pas avoir compté deux

fois la même paillette – et tous durent se rendre à l'évidence : Gaston Leclave savait compter mieux que personne. Certaines mauvaises langues débattirent en catimini au sujet de la santé mentale de l'épicier, tandis que Gilbert et France, émerveillés, le consacrèrent silencieusement comme le génie de leurs futurs inventaires. Ils ne savaient pas encore que cet homme étrange allait devenir leur plus fidèle ami...

## Chapitre 2

La vie était douce dans cette bourgade ensoleillée, où seul le vent semblait imposer son rythme aux habitants. Elsa était arrivée cinq ans auparavant, et s'était laissée séduire par le charme de cette ville provençale. Seule au monde et décidée à se construire une nouvelle vie dans cet environnement tout neuf, elle avait posé ses bagages dans une petite maison de la rue « Aux oiseaux perdus ». N'ayant alors aucune idée de ses compétences – et peu d'idée d'ailleurs de la signification même de ce mot... ses compétences se résumant jusque là à des activités peu légales – Elsa s'était finalement retrouvée à donner quelques coups de main à la boutique « *Lézards de la Table* », vendant vaisselle et bibelots pour la maison.

Sa patronne, très âgée et visiblement soulagée d'avoir enfin trouvé une employée capable de tenir la boutique (le passé mystérieux de cette jolie brune à l'accent slave n'enlevait rien à ses compétences, et c'est ce qui importait à la vieille dame), rendit son dernier souffle un soir d'octobre, s'étalant délicatement au milieu de son magasin, qui avait constitué toute sa vie. La vieille dame avait pris soin de ne rien casser dans sa chute.



C'est Elsa qui l'avait trouvée le lendemain matin, inerte. Et ce qu'elle avait découvert ensuite avait donné une tournure particulière à sa vie. En effet, la vieille dame, à l'approche de ses derniers instants – cela faisait en fait un certain nombre d'années que celle-ci avait quelques difficultés à percevoir son avenir autrement que comme une peau de chagrin rétrécissant au fil des heures – la vieille dame donc, avait décidé d'inscrire sur le papier ce qu'elle comptait faire de l'ensemble de ses biens : son petit appartement, ses meubles, son vélo, sa boutique. Et comme Dame Nature ne lui avait jamais donné la chance d'exprimer ses talents de mère auprès d'enfants à chérir, elle distribuait tout ce qui lui appartenait à ses amis commerçants du quartier.

C'est ainsi que sa jolie commode avait rejoint l'appartement de Gilbert et France, tandis que la collection de timbres de son défunt mari avait fait le bonheur de Gaston. Bernard Poissonnier avait quant à lui hérité du vélo de la vieille commerçante, qui espérait ainsi voir l'homme trop discret sortir de sa poissonnerie et s'amuser un peu au guidon de cet engin qui avait traversé les âges et accompagné les vies de son grand-père, puis de sa mère. Elle nourrissait l'espoir secret que les vies mouvementées de ses aïeuls impulseraient, à travers l'engin, un peu de mouvement dans la vie morne du poissonnier. Et enfin, sa boutique « *Lézards de la Table* » reviendrait tout naturellement à Elsa, son employée, qu'elle sentait prête pour un nouveau départ.

Elsa avait été émue de découvrir la décision prise par sa patronne. Mais elle se sentait tout de même un peu alourdie par cet héritage, sentant le poids de cette nouvelle responsabilité transmise par la vieille dame. Le lieu où se trouvait désormais cette dernière empêchait d'ailleurs toute discussion entre les deux femmes, et Elsa pressentait que la vieille dame avait trouvé là un moyen d'éviter tout débat, et toute tentation de fuite pour la jeune femme. Celle-ci se devait de poursuivre le travail de sa patronne, qui y avait mis tout son cœur pendant tant d'années. Elsa ne se sentait pas de la lâcher dans ce moment crucial, de la même façon que sa patronne ne l'avait jamais abandonnée, respectant même ses silences concernant son passé.

C'est ainsi qu'Elsa prit le relais de la vieille dame, pour tenir les rênes de l'élégante boutique « *Lézards de la Table* ». Elle décida d'en garder le nom, espérant que Léa pouvait encore, de là où elle se trouvait, admirer la belle enseigne ornée de lézards...

### Chapitre 3

Léa était confortablement installée entre deux nuages, et sirotait un diabolo fraise dont elle savourait chaque goutte. Cela faisait bien longtemps qu'elle ne s'était plus accordé un tel plaisir ! Son diabète le lui interdisait lorsqu'elle vivait *en bas*. Mais ici : finis les soucis de santé, les douleurs imposées par l'arthrose, les raideurs de ses membres usés ! Elle avait conservé ses rides, mais laissé bien loin toutes les autres misères de la vieillesse.

En arrivant ici, la veille au soir, elle avait eu la joie de retrouver d'anciens amis perdus depuis longtemps... et surtout son Charles, qui l'avait laissée il y a tant d'années. Les deux amoureux s'étaient retrouvés comme s'ils s'étaient quittés la veille, avec l'œil complice de ceux qui se connaissent si bien que seul un regard suffit pour comprendre l'autre.

Charles avait fait faire à Léa le tour du propriétaire, lui racontant comment, de si haut, il avait pu pendant tout ce temps veiller sur elle. Léa comprenait mieux maintenant tous ces instants où elle avait pu sentir la présence chaleureuse de son mari, le soir surtout, lorsqu'elle se couchait dans son grand lit.

A l'époque, elle aurait juré que c'était lui, son Charles, mais elle n'avait osé en parler à personne, par crainte qu'on la prenne pour une vieille folle. Qui sait, un voisin mal intentionné en aurait peut-être profité pour la faire enfermer. Ah ça non ! Sa liberté et son magasin, Léa y tenait comme à la prune de ses yeux bleus. Elle avait donc gardé ce secret pour elle, comme on garde ce qu'on a de plus précieux, dans des petites boîtes à trésors cachées au fond du cœur...

Elle était donc là, sirotant son diablo fraise, et repensait avec émotion à son arrivée ici, à ses retrouvailles avec son beau mari. Léa eut tout de même un petit pincement au cœur en réalisant soudain que c'était probablement Elsa qui avait trouvé son corps inerte dans la boutique en arrivant ce matin. La vieille dame ne put s'empêcher de se demander si Elsa avait versé quelques larmes en la découvrant là, aplatie entre deux bibelots.

Elle pensa avec tendresse à cette jolie brune qui, malgré tous les mystères entourant sa vie, avait égayé la sienne. Elle se dit qu'Elsa aurait pu être sa fille. Une larme coula sur le visage souriant de Léa...

## Chapitre 4

Gaston avait terminé sa journée de travail à l'épicerie. Il se rendait maintenant à « *la Petite Bobine* », où Gilbert et France l'attendaient pour l'inventaire annuel. La plupart des commerçants du quartier n'aimaient guère cette période de l'année, où le chiffre devenait roi. Gaston, lui, était ravi d'occuper ainsi ses soirées. Depuis quelques années en effet – souvenez-vous de l'incident des paillettes sur le gâteau lors de la fête des commerçants – Gaston aidait ses confrères dans cette tâche délicate, et il devait bien reconnaître qu'il y prenait un certain plaisir.

C'étaient les seules soirées de l'année où il s'autorisait à décliner l'invitation de ses parents à déguster la soupe de potiron préparée par sa vieille mère. Il l'aimait, cette soupe aux couleurs de son enfance, et il aimait ses parents aussi, mais il devait bien avouer que ces petites excursions en-dehors de la maison familiale étaient comme de grandes respirations, un bol d'air frais dans sa vie routinière.

En fait, l'incident des paillettes avait enclenché de grands changements dans sa petite vie.

Gaston avait ensuite été sollicité de plus en plus souvent par les commerçants du quartier, et après plusieurs années de bons et loyaux services, il prenait maintenant plaisir à les rencontrer, et plus seulement à compter. Drôle de coup du destin : les chiffres, qui formaient comme un écran protecteur entre Gaston et les autres, étaient finalement devenus pour notre homme le moyen d'entrer en relation avec ses congénères.

En effet, c'est par le biais des nombreux inventaires auxquels on lui avait demandé de participer, que Gaston avait appris à nouer des relations avec ses voisins. Cela était arrivé progressivement. Gaston ressentait pour la première fois de sa vie quelque chose qui ressemblait à de la joie. Il n'osait pour l'instant à peine en sourire.

## Chapitre 5

Cela faisait maintenant plusieurs mois que Léa avait tiré sa révérence. Depuis, son vélo reposait dans la cave de Bernard Poissonnier. Celui-ci n'avait pas très bien compris pour quelle raison la vieille dame avait décidé de lui léguer cette relique, mais en homme de devoir, il avait pris soin de garder l'engin à l'abri. Puis il l'avait oublié...

Bernard Poissonnier avait une vie qui ressemblait, à certains égards, à celle de Gaston Leclave. Une vie qui suit un itinéraire balisé, là où d'autres préfèrent emprunter des chemins de traverse. Bernard était de ceux pour qui les routes bien tracées avaient quelque chose de rassurant. Les aventures trépidantes offertes par l'imprévu d'un voyage vers l'inconnu ne l'attiraient guère. S'il avait dû voyager, il aurait à coup sûr choisi un séjour organisé dans une destination connue et peu lointaine, avec un programme bien établi et laissant peu de place à la surprise, plutôt qu'un trek à l'autre bout du monde.

S'il avait voyagé... Bernard n'en était pas à ce genre de considérations. Sa vie se résumait simplement aux longues heures passées à travailler

dans sa poissonnerie, suivies du dîner quotidien avec sa mère. Comme Gaston Leclave, le poissonnier dînait en effet chaque soir dans la maison de son enfance. Son père, en revanche, était mort l'année précédente et lui avait légué, outre l'obligation de prendre soin de sa mère au quotidien – « *elle n'a plus que toi* », lui avait dit son père avant son dernier souffle – le portrait de son défunt grand-père, celui-là même qui avait fondé cinquante ans plus tôt la poissonnerie « *Aux écailles lisses* ». Dans son testament, le père de Bernard avait indiqué qu'il souhaitait que ce dernier accroche le tableau de son aïeul dans le magasin, juste au-dessus du plan de travail sur lequel le commerçant découpait ses pièces de poisson.

Bernard s'était exécuté, fier de voir trôner au sein de son échoppe l'image de cet homme qui lui avait transmis le goût du travail bien fait, et qui avait tout donné pour son métier. Son grand-père avait en effet travaillé dur pendant de longues années ; la fidélité du vieil homme à son métier avait atteint son apogée le jour où, content de goûter sa nouvelle recette de truite meunière, il s'était étouffé avec une arête, voyant ainsi sa longue carrière et sa vie prendre fin dans le même instant...

Peu à peu, Bernard Poissonnier s'était habitué à la présence de ce portrait ; il aimait travailler sous l'œil protecteur du vieil homme. Lorsque la fatigue se faisait sentir le soir, après de longues heures passées à



découper ses filets de poisson et à servir les clients, il s'arrêtait quelques minutes pour contempler le visage de son grand-père, qui semblait alors lui insuffler l'énergie nécessaire pour poursuivre sa tâche. En effet, après le passage de son dernier client à l'heure de la fermeture, il fallait encore ranger le magasin, nettoyer les bacs, laver le sol, compter sa recette du jour... Sur ce dernier point, il enviait parfois Gaston l'épicier qui semblait tellement à l'aise avec les chiffres. Mais il n'avait encore jamais osé faire appel à celui-ci lorsqu'il se trouvait en difficulté. Cet homme semblait tout aussi réservé que lui, ce qui ne l'aidait pas à oser l'approcher.

Les journées du poissonnier se suivaient et se ressemblaient ; il répétait inlassablement les mêmes gestes, prononçait les mêmes mots à ses fidèles clients qui poussaient régulièrement la porte de son commerce. D'une certaine façon, cette régularité le rassurait ; mais depuis le décès de Léa, la patronne de la petite boutique « *Lézards de la Table* », il se surprenait parfois à rêver d'une autre vie. Il faut dire que lorsqu'il avait appris que la vieille dame était morte entre ses bibelots, au beau milieu de son magasin, Bernard avait d'abord pensé que les choses étaient bien faites : Léa s'était éteinte dans un lieu qu'elle aimait plus que tout, et c'était sûrement mieux ainsi. C'était en tout cas une pensée que partageaient tous les commerçants qui avaient connu la vieille dame. Il y avait même quelque chose de poétique dans cette mort-là.

Seulement Bernard Poissonnier n'avait ensuite pas pu s'empêcher d'imaginer la façon dont les choses auraient pu se dérouler s'il avait dû finir sa vie de la même façon que la vieille Léa : en s'étalant là, au beau milieu de sa poissonnerie, entre les sardines et les filets de morue. Il n'aurait su dire exactement pourquoi, mais cette idée ne le réjouissait guère ; il trouvait cela nettement moins poétique que l'image de Léa terminant sa vie au sein de sa coquette boutique. C'était difficilement avouable pour un homme de devoir comme Bernard, mais cette image de lui-même allongé au milieu des poissons le rebutait presque.

Il pensa alors à son grand-père, qui s'était étouffé avec une arête, et il se surprit à penser qu'il aimerait beaucoup découvrir d'autres horizons avant de mourir à son tour – certes il n'était pas très âgé, mais s'il continuait à ce rythme là, entre les longues heures consacrées à la poissonnerie et les soirées passées en compagnie de sa mère, le temps risquait de s'écouler aussi vite que dans un sablier, et il n'aurait alors pas découvert grand-chose d'autre que son commerce et les quelques rues séparant son magasin de la maison familiale. A cet instant, Bernard posa son regard sur le portrait de son aïeul ; il aurait juré que celui-ci venait de lui faire un clin d'œil...

Il était tard, il faisait froid dehors, mais cela n'avait aucune importance : mu par une énergie